

# Face aux écrits du monde : comment travaillent les épigraphistes ?

**Béatrice Fraenkel et Estelle Ingrand-Varenne**

Pourquoi un numéro consacré aux « épigraphistes au travail » dans la revue *écriture et image* ? Nombre de lecteurs, chercheurs et habitués du Centre d'étude de l'écriture et de l'image (CEEI) ou des travaux d'Anne-Marie Christin, se poseront à bon droit la question. L'épigraphie n'est pourtant jamais loin dans ses écrits, même si elle n'est pas abordée de front. Les références aux inscriptions émaillent ses textes, de la légende sur la médaille de Côme de Médicis sur le tableau de Boticelli aux textes grecs gravés en boustrophédon, changeant de sens d'une ligne à l'autre, ou selon le style stoïchedon, alignant les lettres verticalement et horizontalement, pour ne citer que quelques exemples issus de *L'invention de la figure*. L'intérêt d'Anne-Marie Christin pour les multiples dimensions de l'écriture, visuelle en premier lieu, mais aussi matérielle, historique, culturelle, anthropologique, tout comme son impact dans l'imaginaire, ne pouvait que séduire et inspirer les épigraphistes.

Tout en s'inscrivant dans son sillage intellectuel, ce sixième numéro a suivi la démarche caractéristique d'Anne-Marie Christin de susciter la collaboration des spécialistes eux-mêmes. C'est pourquoi nous avons demandé à plusieurs collègues épigraphistes, chacun spécialiste d'une partie du monde, de se prêter à une sorte d'auto-observation de ses pratiques professionnelles en situation. L'idée était d'accorder une place au « travail réel » souvent méconnu par rapport au travail « prescrit ». Cette approche a été facilitée par le recours à la vidéo que certaines équipes pratiquent désormais lors de leurs missions. La caméra sur l'épaule permet de suivre les gestes, les échanges, les manières d'observer, les hésitations face aux inscriptions. Ces écritures exposées, longtemps réduites à des textes destinés à nourrir les travaux des historiens, sont aujourd'hui regardées différemment, en relation étroite avec leur environnement (paysage, édifice, objet).

Depuis maintenant plusieurs années, les analyses des pratiques de travail de plusieurs disciplines scientifiques ont été décrites et questionnées.

L'épigraphie échappait encore à cette approche : on l'aborde le plus souvent au détour d'un chapitre de manuel décrivant aux étudiants quelques techniques et méthodes du métier<sup>1</sup>. Ce numéro s'inspire des travaux précurseurs d'un Charles Goodwin (1994) sur la constitution d'une « vision professionnelle » chez les archéologues, mais aussi et plus généralement de l'anthropologie des sciences inaugurée, rappelons-le, par l'observation pendant plusieurs mois, d'un laboratoire de physique en Californie (Latour et Woolgar, 1979). Sa seconde originalité est de penser le « fait épigraphique » au-delà des différents systèmes d'écriture ou d'une culture particulière (Grèce antique, Moyen Âge, Perse sassanide, Chine etc.), en s'émancipant des cloisonnements inhérents aux spécialités parfois porteuses de séparations épistémologiques.

Cette question simple adressée aux épigraphistes : comment travaillez-vous ? s'est ainsi imposée comme une nécessité et une aventure intellectuelle. Le numéro s'est bâti au fil des échanges et rencontres avec des historiens et historiennes déjà installé·es dans la discipline épigraphique, mais aussi avec de jeunes chercheurs post-doctorants, des conservateurs de musée et des archivistes.

La rubrique « entre-vue » rend hommage à Franck Jalleau (1962-2025), concepteur de caractères et graveur lapidaire. Une vidéo souvenir le montre en train de graver une inscription contemporaine : son ciseau suit les traits dessinés au crayon sur la pierre et fait surgir une à une chaque lettre d'un poème en trois dimensions. La plaque interactive se veut un hommage à l'artiste, créateur sur plomb comme sur pierre, et une invitation pour le lecteur à interroger la fabrique d'une inscription.

En prenant pour cadre la « mission épigraphique », les sept articles qui suivent retracent ses étapes chronologiques, de la préparation à la rencontre des inscriptions jusqu'à la publication du corpus. Sur le terrain s'établit non seulement le premier contact avec l'inscription, mais plus encore à tout un contexte, un paysage, une lumière, une topographie, une géopolitique. Émanant de l'ethnologie et de l'anthropologie, la notion de terrain gagnerait aussi à être prise en compte et analysée en épigraphie. Si elle relève d'une tradition académique, qui amarre toute mission à une institution, elle est également discutée, organisée, acceptée par le pays hôte quand il s'agit de missions à l'étranger. Elle relève du voyage et du nomadisme : accéder aux textes, transporter ses outils,

<sup>1</sup> Voir par exemple le chapitre « Épigraphie » rédigé par Louis Robert dans *L'Histoire et ses méthodes*, Charles Samaran (dir.), Paris, Gallimard, coll. « L'Encyclopédie de la Pléiade », p. 453-497, ou plus récemment Patrick Le Roux, « Qu'est-ce qu'un épigraphiste ? », dans *La Toge et les armes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 99-111. Document en ligne consulté le 26 novembre 2025 <<https://books.openedition.org/pur/122763>>.

engager le corps entier, se déplacer dans des conditions parfois périlleuses, à tout le moins inconfortables, aller d’inscription en inscription, les enregistrer, ces activités supposent un équipement particulier. Bien que travaillant sur des textes anciens, de l’Antiquité, du Moyen Âge ou de la première Modernité, le terrain ramène toujours l’épigraphiste au présent, à un territoire et ses habitants, à la question de la réception et de la re-sémantisation de ces inscriptions aujourd’hui et de leurs enjeux. Bien souvent, rappelons-le, le recours aux habitants est capital : ils guident l’épigraphiste vers les inscriptions et il n’est pas rare qu’ils lui en fassent découvrir de nouvelles, jusqu’ici inconnues. Le terrain est enfin le lieu de production de toute une documentation intermédiaire, une duplication maniable qui est aussi une démarche d’acclimatation aux spécificités des inscriptions : dessins, aquarelles, estampages, moulages, carnets, fiches, photographies, qui sont des étapes dans la construction des connaissances. Deux films relatifs à deux des missions décrites dans ce numéro ont été tournés pour documenter l’expérience : *Arpenter un paysage inscrit* en Chine par Marie-Françoise Plissart, et *Graph-East en Chypre* sur les traces épigraphiques dans l’Orient latin par Stéphane Kowalczyk et Philippe Kern.

L’article de Maurice Sartre ouvre la série en partageant un demi-siècle d’expérience de terrain en Syrie du sud pour composer le recueil des inscriptions grecques et latines de l’Arabie. Des textes découverts aux conditions spartiates de la mission, des problèmes d’éclairage à la révolution numérique, de la guerre civile de 2011 à ses répercussions sur le travail scientifique : ce vaste panorama offre une entrée en matière au sens fort. Avec Francesca Berdin et Lia Wei, on passe de la Syrie aride des années 1970 à la brume des montagnes de Chine aujourd’hui. Partant sur les traces d’un pionnier dans la création de paysage inscrit, l’étude porte sur les inscriptions gravées sur la surface des falaises qui tracent des itinéraires au sein de la montagne. Elle montre le rôle de la reproduction sous forme d’estampage, considérée tout à la fois comme instrument de travail, relevé à valeur esthétique et relique de contact. L’article d’Oliva Ramble explore aussi l’écriture des montagnes avec les inscriptions rupestres en Iran. Ces écritures cachées se découvrent grâce à l’aide d’intermédiaires fins connasseurs de la région : les bergers. Elles révèlent le besoin de localisation, de repère, en même temps que de méthodes de prise d’images adaptées. Ici se découvre l’appui souvent décisif des « guides » locaux qui non seulement conduisent le chercheur sur place mais aussi l’aident à « voir » les inscriptions dans le paysage. La « découverte » est alors une aventure collective.

Plusieurs articles ont proposé une analyse fine de certaines pratiques de recherche typique de la discipline : l’estampage, le carnet et la fiche de terrain, en

particulier des techniques de reproduction. En dialogue avec l'estampage à la chinoise, Michèle Brunet revient sur un autre type de copie également nommée estampage, mais qui est un moulage en papier. Elle explique comment il s'est imposé au XIX<sup>e</sup> siècle comme la technique de reproduction des inscriptions par excellence, emblématique de la discipline et privilégiée par les spécialistes de l'Antiquité en tant que témoin fidèle. Autres instruments d'enregistrement des inscriptions, le carnet et la fiche de terrain sont analysés par Maria Villano et Estelle Ingrand-Varenne à deux moments fondateurs de l'épigraphie du Moyen Âge en France et en Méditerranée. Elles mettent en évidence le séquençage du travail lors de la mission : trouver, nommer les intermédiaires, localiser, dessiner/schématiser, transcrire, mesurer. Avançant dans la chaîne de travail, l'article de Pierre Fournier plonge dans l'édition des textes épigraphiques et la production d'une fonte numérique commandée par une équipe de recherche en égyptologie. Il retrace la construction d'un modèle typographique pour les hiéroglyphes, documentant chaque étape dans le processus de design en interaction avec les experts. La série des articles s'achève sur Solange Ory, spécialiste de l'épigraphie arabe en Méditerranée dont les archives ont été exhumées par Fanny Rauwel et notamment deux projets non aboutis. Le musée d'épigraphie arabe et le programme d'informatisation des inscriptions manifestent la volonté de valorisation d'un patrimoine et de la mise à disposition de la documentation grâce à la révolution numérique, mais stoppée par le contexte géopolitique ou les écueils financiers et techniques.

Le parcours se poursuit dans le « cabinet de curiosités » consacré à la gigantesque reproduction de la pierre de Rosette étalée sur la place des Écritures, derrière le musée Champollion à Figeac. Béatrice Fraenkel retrace la commande de cette œuvre exceptionnelle à Joseph Kosuth et questionne son appartenance à l'art conceptuel dont l'artiste est l'un des fondateurs : *Marcher sur la pierre de Rosette* nous ramène à l'histoire complexe du déchiffrement des hiéroglyphes.

L'archive choisie remet en lumière l'importance de la photographie, technique souvent évoquée dans les articles. Claire Bustarret évoque l'usage de la photographie par les premiers égyptologues et surtout le statut scientifique ainsi que la portée sémiotique qu'elle acquiert au cours des premières expéditions documentaires des savants orientalistes au XIX<sup>e</sup> siècle. Béatrice Fraenkel contribue à cette recherche en évoquant le statut ambigu des photos, à la fois indices et icônes.

La rubrique « entretien » fait entendre trois générations de chercheuses et chercheurs pratiquant l'épigraphie à des degrés divers. Historienne et égyptologue, Chloé Ragazzoli revient sur la genèse de la notion d'« épigraphie

secondaire » forgée à partir des graffitis de scribes trouvés dans les tombes de pharaons. Historien du monde romain, Nicolas Tran explore celle plus classique de « corpus » épigraphique, sa construction avec prudence et fiabilité, et son utilisation pour comprendre les sociétés du passé. Face aux pierres, il montre que chaque inscription est unique tout en s'inscrivant dans une série de parallèles. La rencontre avec Robert Favreau vient clore ce triptyque : après presque soixante ans dédiés à l'épigraphie médiévale, l'historien et archiviste nous raconte les débuts de la discipline et les outils documentaires qu'il a créés pour développer sur le long terme l'analyse des inscriptions du Moyen Âge à l'échelle de l'Occident chrétien.

Les quatre comptes rendus de lecture continuent d'explorer la thématique épigraphique sous des angles variés, parfois inattendus. Lisa Garcia fait découvrir la publication hybride dirigée par Vincent Debiais et Morgane Uberti, *Traversées. Limites, cheminements et créations en épigraphie*, issue de l'exposition *Sendas epigráficas* rassemblant chercheurs et artistes, telle une déambulation poétique et ludique autour des thématiques « matière », « signe », et « temps ». Vincent Debiais propose, à son tour, un compte rendu de lecture du dernier ouvrage de Robert Favreau, *Bible et épigraphie*, qui nous plonge dans le texte fondateur de la culture médiévale occidentale, véritable réservoir de citations et langage pour les inscriptions. Avec *Visages de l'objet imprimé : Les frontispices au XIX<sup>e</sup> siècle* dirigé par Delphine Gleizes et Axel Hohnsbein, Jan Baetens nous fait entrer dans l'univers livresque et sa page de titre : celle-ci, représentant parfois une façade inscrite, transforme le livre en monument par la poétique de l'illustration. Béatrice Fraenkel nous conduit jusqu'à des inscriptions contemporaines insoupçonnées, les « médailles de camaraderie » gravées par Pierre Provost pendant sa détention dans le camp de concentration de Buchenwald. Ouvrage passionnant, sobre et précis, écrit par sa fille, l'anthropologue Gisèle Provost, *Mémoire Gravée. Pierre Provost. Buchenwald 1944-1945* : quand graver, c'est résister.

Pourachever ce numéro, la rubrique « Perspectives » ouvre sur l'épigraphie numérique, passage abordé par touches de-ci de-là dans les articles. La recherche en cours d'un langage informatique commun pour éditer les textes inscrits et d'un vocabulaire partagé pour décrire les inscriptions quelles que soient les périodes et les cultures montrent la nécessité de dialogue et de décloisonnement des traditions historiques ainsi que de réflexions méthodologiques.

L'ensemble du numéro s'est voulu un espace de réflexivité proposé aux épigraphistes sur leurs pratiques de travail. Nous avons le sentiment que cette démarche a rencontré des préoccupations très actuelles, en partie liées à

l'informatisation de la discipline, mais aussi à l'intérêt grandissant pour les « écritures exposées », notion proposée dès 1980 par le paléographe et historien Armando Petrucci. Dans ce contexte, le regard sur l'épigraphie se transforme : elle apparaît comme une ressource longtemps négligée alors que les épigraphistes eux-mêmes entrent pour beaucoup en dialogue avec les sciences humaines et sociales, notamment l'anthropologie de l'écriture.